

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.  
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX  
13, QUAI VOLTAIRE

20<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 986 — 4 Mars 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE  
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non ayeues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



AU BAL DE L'OPÉRA. — Le dessous du grand escalier. — (Dessin de MM. Deroy et Lix.)

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : Le bal de l'Opéra; — le monastère d'Irache; — le dépouillement du scrutin; — prise de la redoute de Montejurra; — embellissements de l'Ecole des Beaux-Arts; — troubles à Malines à l'occasion d'un banquet de catholiques; — Gino Capponi; — François Deak; — enterrement à Calais des victimes du polygone. — La Pucelle (nouvelle) [suite], par Léopold Stapleaux. — Questions et réponses, par Charles Joliet. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Memento. — Solutions d'échecs.

GRAVURES : Le bal masqué de l'Opéra. — Dépouillement d'un scrutin de vote en Beauce. — Espagne : hôpital d'Irache. — Bataille de Montejurra. — Le nouveau musée des moulages à l'Ecole des Beaux-Arts. — Troubles de Malines. — Revue comique. — Gino Capponi. — François Deak. — Brongniart. — Enterrement des victimes de l'explosion, à Calais. — Echec et rébus.

## COURRIER DE PARIS

MORTIFICATIONS-NOUS, mes frères. Le carême a commencé.

Est-ce une ironie du hasard? Est-ce comme plat maigre qu'il nous a servi une réception académique? Les solennités de ce genre ont déjà fourni matière à trop de variations chroniquantes pour que j'aie la prétention de rien trouver de neuf à dire sur ce sujet banal.

Tout au plus ferais-je remarquer que le journalisme, autrefois dédaigné par l'Institut, a maintenant ses grandes et petites entrées au palais des immortels.

N'ayant pas à faire de politique dans ces colonnes, il ne nous en coûte nullement d'ajouter que M. John Lemoine est certainement, parmi les journalistes vivants, un de ceux qui ont manié avec le plus d'élégance la plume de l'improvisation.

En ce temps de reporterisme, alors que la presse tend de plus en plus à se métamorphoser en halle aux nouvelles, quand l'information passe pour tenir lieu de style et d'esprit, les honneurs académiques décernés à un de nos confrères, qui fut avant tout écrivain, avait pour ainsi dire une opportunité professionnelle.

Car, si l'on n'y prend garde, les journaux pourront bientôt être faits par de simples commis en faits divers.

J'entendais, l'autre jour, dire à un directeur de journal en parlant d'un de ses rédacteurs :

— C'est un garçon joliment fort. Il ne se tue pas une personne à Paris sans qu'il soit là une heure après.

Cet éloge tout moderne n'est pas précisément celui qu'on aurait fait autrefois d'une illustration de la presse. Nous nous américanisons véritablement trop sous ce rapport.

On est en train d'usiner le journalisme.

M. John Lemoine, à qui je reviens, n'aura jamais à se reprocher d'avoir été le complice de cet usinage. C'est un hommage qu'on peut lui rendre, abstraction faite de certaines tergiversations sur lesquelles nous faisons silence.

Désirez-vous connaître au physique le nouvel académicien?

Rien de plus aisé que de le portraiturer en quelques coups de crayon.

Taille moyenne, — plutôt même en deçà. Pour être galant, disons qu'il est svelte. Un médisant le déclarerait maigre.

La figure n'est pas — je le dois constater par amour de la vérité — de celles qui inspirent au premier coup d'œil une irrésistible sympathie. L'expression générale en est plutôt froide, réservée, fermée. Les médisants, dont je parlais ci-dessus, iraient peut-être jusqu'à la trouver revêche.

Les cheveux raréfiés par le temps, se collent au crâne. Le front en se dégarnissant a pris des proportions... disproportionnées. Le nez n'a rien des délicates rectitudes de l'art grec : comme longueur et comme rondeur, il excède la dimension qui fait rêver le pinceau ou le ciseau.

La bouche, serrée, est la dominante de la physiologie, pâle de cette pâleur spéciale aux gens qui vivent dans l'atmosphère de Paris. C'est cette bouche qui se tient sur la défensive, toujours prête à démasquer une batterie d'ironies. C'est elle qui, en tenant les importuns en respect, dépasse peut-être le but et écarte les bonnes volontés. Elle a tant l'air de se défier d'autrui... qu'on finit par lui rendre la pareille.

Les yeux vifs et malicieux ont de l'esprit jusqu'au bout des cils. Ajoutons comme signe typique que M. John Lemoine est une des dernières paires de sous-pieds de France. Je crois même la dernière depuis que ce pauvre Louis Huart est mort.

Cela tient à ce que le sous-pied fait valoir la petitesse du pied, et que c'est une des faiblesses de M. John Lemoine que cette coquetterie des extrémités.

En résumé, un fidèle représentant de la génération de 1840, dans ce qu'elle avait de raffiné et de bourgeois tout ensemble.

Pour ce qui est du discours du néophyte, vous me dispenserez de l'étudier au point de vue de l'esthétique. Vous l'avez lu si cela vous a fait plaisir, je souhaite qu'il vous ait fait plaisir, si vous l'avez lu.

Et je passe.

L'Académie cependant me retient par le pan de ma redingote et prétend que le Courrier a encore des comptes à régler avec elle.

C'est vrai.

Après les solennités du passé, les compétitions de l'avenir.

Déjà l'on s'occupe de savoir qui recueillera la succession de M. de Carné. Celle de M. Patin trouve même déjà des solliciteurs. Si les morts vont vite, les compétiteurs vont plus vite encore.

Trois noms sont prononcés pour le fauteuil de Carné.

D'abord celui de M. H. de Bornier.

Je crains que M. Bornier ne connaisse pas bien le terrain académique sur lequel il manœuvre.

De ce qu'il a obtenu à l'élection dernière un certain nombre de voix, il paraît conclure qu'il a des chances sérieuses de voir ce nombre s'accroître à chaque scrutin.

C'est une erreur profonde.

Il est, au contraire, d'usage, académiquement parlant, de mettre en avant, dans certaines occasions ou pour certaines manœuvres, un nom qui semble avoir une opportunité passagère, une utilité de combat. Puis, la lutte terminée, ce nom, qui servit, en quelque sorte, de machine de guerre, se voit dépassé tout à coup.

Je ne prétends pas me poser en prophète infailible, mais je crois bien que cette destinée est réservée à M. Henri de Bornier.

Dans tous les cas, il a en réserve une tragédie nouvelle. Que n'attend-il l'issue de la représentation de son *Mahomet*? S'il y a grand succès, alors sa candidature s'imposera d'elle-même.

M. Victorien Sardou se met, dit-on, sur les rangs. Contraste curieux! La comédie d'intrigue disputant la place à *la Fille de Roland*.

Et quelle place! Celle d'un écrivain politique.

Il n'y a que l'Académie pour admettre de ces galimatias!

Je vous demande un peu s'il est possible de comparer en aucune façon le talent de M. de Bornier et le talent de M. Victorien Sardou!

M. Paul Féval vient en troisième. Peut-être pour donner raison à la devise :

« Les derniers seront les premiers. »

M. Paul Féval a été, sans conteste, un des plus grands producteurs de son temps.

Ce qu'il a accumulé de volumes est incalculable. Le cerveau inépuisable du romancier a fait tour à tour frissonner et rire des millions de lecteurs.

Au suffrage universel, je suis sûr qu'il serait élu d'emblée.

Au suffrage plus que resireint, la chose est moins certaine. Le feuilleton est tenu en discrédit par une partie des *immortels*.

La fécondité est aussi regardée comme une ennemie par certains esprits stériles de la docte assemblée.

Paul Féval cependant a ce mérite très-spécial de ne pas avoir perdu les notions de la qualité par l'abus de la quantité.

Parlez à un chef expert d'entrer en service dans une pension où il faudrait cuisiner pour une foule, il répondra fièrement :

— Je ne veux pas me gâter la main.

Paul Féval ne s'est pas gâté la main.

Chaque fois qu'il veut se retrouver lui-même et écrire quelque page, spécialement soignée pour les gourmets, il y réussit de la plus charmante façon.

Il feuilletonise avec des délicatesses de plume à lui.

Quelqu'un définissait pittoresquement ses romans courants :

— Un haricot de mouton où l'on a mis des truffes.

Ceci dit, je n'ai nullement la prétention de dicter un choix à M<sup>me</sup> l'Académie, qui peut-être, pour mettre les prétendants d'accord, s'en ira chercher un quatrième favori.

Quant au fauteuil Patin, il nous semble qu'il y a véritablement inconvenance à distribuer si vite les dépouilles des morts.

Est-ce trop pour les ambitions littéraires qu'une trêve d'un mois?

Grand émoi dans le monde des ateliers.

La sommation dernière a paru à l'*Officiel*.

L'oracle a déclaré tout net qu'aucun délai privilégié ne serait accordé cette année pour le Salon aux artistes retardataires. Il faudra être rigoureusement prêt pour le 20 mars.

Depuis que cette mise en demeure est venue relancer les insouciances, tous les pinceaux ont des frémissements furieux. Les sculpteurs jouent du marteau ou de l'ébauchoir avec frénésie.

Très-curieux le spectacle des dernières semaines qui précèdent l'envoi.

La fourmière artistique prend des aspects tout particuliers.

Que de types divers!

Celui-ci est le lièvre de la fable. Il a toujours le temps.

Vous allez le voir.

Vous vous trouvez en présence d'une toile presque blanche, sur laquelle sont simplement tracés au fusain quelques signes hiéroglyphiques.

— Qu'est-ce que vous pensez de mon tableau? dit-il avec un aplomb imperturbable.

— Je pense qu'il n'est guère avancé, et que si vous ne vous pressez pas...

— Laissez faire, je suis bien tranquille; je l'ai tout entier dans ma tête.

— Encore faudra-t-il...

— Je vous dis qu'il est là.

— Mais...

— A gauche, deux jeunes filles... les voyez-vous?

— Pas trop.

— Moi je les vois comme si elles y étaient. La pose est trouvée; j'en réponds. Un grand ciel au fond. Dans le lointain une colline; à gauche, un ruisseau.

Et il continue à vous montrer les traits de fusain.

— Et combien croyez-vous qu'il faille de temps pour le peindre?

— C'est l'affaire de trois journées; quand je m'y mets, voyez-vous...

Seulement il oublie d'ajouter, comme l'a dit Mürrger, qu'il y a des années où il ne s'y met pas.

Ce second est un contraste frappant avec le précédent. Jamais il ne croit pouvoir arriver. Et ce sont de sempiternelles lamentations :

— C'est impossible!... je n'exposerai pas cette année!

— Mais votre paysage est presque complètement achevé.

— Complètement! Vous voulez rire... J'aurais pour six mois de travail dessus, si je m'écoutais.

— Ne vous écoutez pas trop.

— Rien que pour les fonds, j'ai besoin d'une semaine... D'une autre pour le ciel.

— Il me paraît fini...

— Allons donc! L'effet n'y est pas!

Sur quoi notre homme se remet à *pignocher* à petits coups de brosse. A chaque touche, il faut qu'il se lève et prenne un temps de recul pour juger de ce qu'il vient de faire. Sur le dos du commission-

naire, dans l'escalier, il courra encore pour ajouter un glacié!

Autre contraste.

Celui-ci est le cachotier.

Il entend que personne ne pénètre dans son sanctuaire. Il fait dire par sa concierge qu'il est en voyage et qu'il ne reviendra qu'au mois de juin. S'il entend monter l'escalier, il pâlit, craignant qu'un visiteur n'ait forcé la consigne.

On n'aurait qu'à lui prendre son sujet! Ou même qu'à aller le raconter!

C'est sa toquade, à cet homme! Il veut tirer le coup de pistolet de la surprise.

Son confrère X..., au contraire, est exubérant. Il veut que l'univers entier parle d'avance de lui.

Il racole dans les cafés les premiers venus, pour les emmener et les mettre en présence de sa marine. Il suffit que vous preniez un bock à la table voisine pour qu'il vous invite à être de la petite fête.

Et les journalistes! Ah! si vous en connaissez un, envoyez-le-lui. Il en mourra de félicité.

Par exemple, n'essayez pas de risquer le plus timide conseil.

Il est de bronze.

Tout ce que vous pourrez lui dire ne servira qu'à amener sur ses lèvres un sourire dédaigneux qui signifie clairement:

— Le pauvre garçon!... comme si je n'étais pas sûr de mon affaire.

Ce troisième, par contre, a la manie opposée.

Quiconque lui fait une observation à raison. Si vous lui dites que son bonhomme est trop grand, crac! il le rapetisse. Si un autre survient et le trouve trop petit, vian! il le rallonge.

Vous insinuez que la robe aurait dû être bleue. C'est fait avant que vous ayez fini de parler. On lui demanderait un arbre violet, qu'il s'exécuterait de même.

C'est le pinceau girouette.

Si les artistes offrent toute une galerie de types différents, non moins différentes sont les physiologies des coureurs d'ateliers.

Une classe à part.

J'en ai connu un qui s'était collé à lui-même une étiquette pittoresque. Il s'intitulait :

« Artiste consommateur. »

Il y a, en effet, toute une catégorie de gens qui ne pratiquent pas, mais officient de la parole, du matin au soir, chez tous les peintres et tous les sculpteurs.

Aux deux extrêmes, se trouvent le *bénisseur* et le *décourageur*.

Le *bénisseur* a sa petite clientèle. Tout est beau, tout est grand, tout est admirable.

A peine a-t-il pénétré dans un atelier, qu'il se campe devant le chevalet.

D'abord il ne dit rien. Il cligne, il se penche, il se redresse, puis il laisse échapper un : « *Matin!* »

— Eh bien, comment trouvez-vous ça? demande l'artiste, à qui cette exclamation ne saurait suffire.

— C'est étonnant, mon cher.

— Vrai?

— Ça y est!

— Vous trouvez?

— Est-il assez amusant! Votre toit, avec la cheminée qui fume, ça fera un rude effet.

Les litanies de l'enthousiasme, ainsi débitées, font bien venir le *bénisseur*, qui, quelquefois, se fait de l'applaudissement une carrière et se crée ainsi, avec des croquis récoltés par-ci par-là, de petites collections qu'il liquide de temps en temps.

Mais la vérité m'oblige à constater que le *bénisseur* a moins de succès que le *décourageur*, son antipode.

Comme on sait qu'il décerné des éloges à tout le monde, on finit par le dédaigner. Et puis on lui en veut plus des applaudissements qu'il a colportés chez le voisin qu'on ne lui est reconnaissant de ceux dont il vous accable.

Le *décourageur*, au contraire, se fait craindre. Excellent moyen. De même qu'un rayon de soleil, même blafard, paraît enchanteur dans un pays de brumes, de même le moindre mot aimable ravit, dans la bouche de celui qui n'a d'ordinaire que sarcasmes et boutades.

Si avec l'autre ça y est toujours, avec celui-ci ça n'y est jamais.

Il fronce le sourcil dès qu'il jette un coup d'œil sur une toile :

— Ça ne me satisfait pas... Vous me permettez d'être franc, n'est-ce pas?

— Comment donc!

— Vos personnages ne sont pas à leur place.

— Il me semble cependant que...

— Comment, vous avez mis deux tons pareils à côté l'un de l'autre!

Et toute une kyrielle de commentaires hostiles. Mais aussi, lorsque par hasard une petite phrase d'approbation relative échappe à ce *tombéur*, que le miel semble doux, n'y en eût-il qu'une goutte, après tant d'absinthe!

Un habile, je vous le garantis, que le décourageur. Se faire craindre est plus difficile que se faire aimer.

Je pourrais prolonger le détail; car c'est, je vous l'ai dit, un musée complet d'excentriques.

Mais l'actualité m'impose d'autres devoirs.

Je saurai les remplir. (*Style de candidat.*)

~ Rossi nous quitte.

Il doit jouer à Bruxelles la semaine prochaine.

Il nous quitte, et je crois qu'il a raison. Pour rester météore, il ne faut pas séjourner trop longtemps à l'horizon parisien. En revanche, il est nécessaire de l'avoir traversé au moins une fois.

On n'est pas célèbre pour de vrai tant qu'on n'a pas été estampillé ici.

C'est Balzac qui disait :

— En fait d'admiration, le monde a Paris pour souffleur.

Voyez la Ristori. Qu'était-elle quand elle vint à nous pour la première fois? Qu'était-elle quand elle nous quitta? Actrice obscure elle était arrivée, elle partit étoile.

Et à l'heure qu'il est, elle vit encore sur la réputation que nous lui avons faite.

Rossi était, avant son voyage à Paris, plus consacré que la Ristori. En Italie, on ne jure que par lui et par Salvini. Mais quelle distance il a franchie d'un bond!

Sa renommée, qui n'était que locale, est devenue universelle. Sa carrière va se continuer et s'achèvera dans le rayonnement, grâce aux applaudissements de ce Paris que l'on décrie, que l'on jalouse, et dont l'Europe, malgré elle, subit invinciblement la loi.

Vous verrez dans quelques jours les bulletins de victoire qui viendront de l'étranger, acclamant Rossi après nous.

Nous ne cousons pas les artistes d'or, mais nous leur assurons les guinées, les roubles et les dollars des autres nations. Ceci vaut bien cela.

~ Une affiche a attiré mes yeux.

On y lisait de très-loin en très-gros caractères ce mot palpitant :

#### ÉLECTION

Naturellement, je me suis approché. Et alors j'ai vu :

#### ÉLECTION

DE DOMICILE

*Le photographe X... vient de déménager.*

*Il habite à présent rue...*

Ce n'est pas la première fois que la réclame exploite à son bénéfice les circonstances politiques.

L'un des plus curieux trompe-l'œil de ce genre fut une affiche qui fut placardée sur les murs de Paris quelques jours avant la fameuse insurrection de Juin.

Les esprits étaient déjà passionnément surexcités. Déjà chacun pouvait prévoir qu'on aurait bientôt à traverser une terrible crise. Or, un matin, l'affiche en question parut.

Elle était ainsi libellée :

#### BIENTÔT

IL FAUDRA FAIRE DES BARRICADES!

Vous jugez si la foule se précipita pour lire le reste.

Quel était cet appel à l'émeute? De quel tribun émanait cette déclaration menaçante?

Le tribun était tout simplement un marchand

d'habits confectionnés qui se signalait alors par ses singularités. Et le soi-disant appel à l'insurrection finissait ainsi :

*Pour empêcher le public*

*De prendre d'assaut le magasin du\*\*\*.*

*Où, on vient de mettre en vente à des prix incroyables*

*Un lot de jaquettes d'été.*

On rit d'abord; mais comme le moment n'était pas absolument gai, la police intervint et arracha les boniments du trop ingénieux confectionneur.

~ Je ne vous ai pas parlé du bal de l'Opéra.

La raison de mon abstention est bien simple.

Le cadre est changé et remplacé avantageusement, cela est certain, mais le tableau est resté le même.

Comme coup d'œil, c'était fort réussi; mais comme plaisir, cela ressemblait terriblement aux anciens samedis de la rue Le Peletier. Et les anciens samedis de la rue Le Peletier n'étaient pas précisément des rendez-vous de gaieté folle, quand l'incendie de l'ancien Opéra les a dépossédés.

Nous ne sommes plus dans le mouvement carnavalesque. Nous n'y sommes plus, il n'y a pas à dire. Le plumet des chicards apparaît à mes yeux étonnés comme un vestige fossile. Les bébés, les pierrots, les débardeurs sont des antiquités à mettre dans un musée de Cluny.

Je ne voudrais cependant pas décourager la résurrection des bals de l'Opéra. On dit que c'était un essai, ou, si mieux vous l'aimez, un prélude. On dit qu'il y aura une seconde édition de la fête nocturne le jour de la mi-carême. On dit que l'an prochain une série de douze bals doit être donnée au nouvel Opéra.

Soit. Tout ce qui peut activer le commerce parisien est digne d'encouragement.

~ Le débordement de professions de foi qui a signalé ces dernières semaines a montré sous des aspects tout à fait imprévus bon nombre de candidats.

Que d'évolutions! que de palinodies!

Celui-ci penchait par-ci, il penche par-là. Cet autre, qui se disait rétrograde, s'est rallié au libéralisme. Et *vice versa*.

On a peine à s'y reconnaître au milieu de tous ces chassés-croisés.

— C'est inouï, remarquait quelqu'un, comme on se convertit vite, aujourd'hui!

— Oui, le chemin de Damas est devenu un chemin de fer.

~ Un mot cruel de la baronne de Z..., qui est coutumière du fait.

On parlait devant elle d'un pianiste qui s'est fait une réputation à force de platitudes.

Il a ainsi, en se prosternant devant tous les princes d'Europe, conquis une brochette de décorations exotiques qui est le plus clair de son talent.

Ledit virtuose de la courbette doit se faire entendre dans quelque temps à Paris.

— Il paraît, disait-on, qu'il jouera à quatre mains.

— Cela le changera, fit la baronne. Ordinairement, il joue à quatre pattes!

PIERRE VÉRON

## AVIS

Nous n'avons pu, à notre grand regret, épuiser la liste des portraits de nos trois cents sénateurs, faute des documents authentiques qui nous parviennent trop lentement; nous espérons pourtant pouvoir compléter bientôt cette intéressante collection.

L'Assemblée législative appelle également toute notre attention, et nous publierons en temps les portraits de tous nos représentants. Nous prions donc nos abonnés et nos acheteurs au numéro de vouloir bien patienter, en raison des difficultés sans nombre que rencontre un travail aussi compliqué et aussi considérable; ils ne perdront rien pour attendre.



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — Les carlistes, battus à Montejurra, transportent leurs blessés à l'hôpital d'Irache.

(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de notre correspondant.)

## NOS GRAVURES

### Le bal de l'Opéra

Le succès du bal paré et masqué que vient de donner M. Halanzier dans son palais de l'Opéra a été si

éclatant, que nous ne pouvons faire autrement que de le signaler. Notre embarras était grand cependant, le *Monde illustré* ayant reproduit déjà les parties les plus importantes du splendide monument; force nous fut donc de nous réfugier sous l'escalier, du côté de l'entrée des abonnés, et les nôtres ne s'en plaindront pas, car,

à notre humble avis, ce dessous est une des merveilles du lieu. Nous aurions pu l'encombrer un peu plus de figures, car là, comme ailleurs, on était à tout-touche, mais nous aurions trop caché de sa brillante architecture.

Comme l'année dernière, la scène avait été magnifi-



LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES. — Un dépouillement de scrutin en Beauce. — (D'après nature, par M. Ryckebusch.)



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — Prise de la redoute carliste de Montejurra par les brigades Cortijo et Moreno-Yillar. — (Dessin de M. Viège, d'après le croquis de notre correspondant.)

quement décorée pour la circonstance, et le foyer de la danse, auquel on arrivait par des rampes, était transformé en jardin. Au milieu des plantes exotiques qui l'entouraient de toutes parts, la grande glace du fond multipliait les fleurs et la verdure et reflétait la magnifique perspective de la scène et de la salle comme un tableau de féerie. Les costumes, d'ailleurs, étaient plus nombreux et plus brillants que l'année dernière, et l'orchestre de Strauss n'a pas seulement charmé l'oreille. On a pu danser cette fois, malgré les huit mille personnes auxquelles l'Opéra a donné accès. On parle de 83,000 fr. de recette; voilà un plaisir qui ne profitera pas qu'à ceux qui y ont pris part, et les pauvres n'auront pas le droit d'en être jaloux.

### Le monastère d'Irache

DANS la nuit qui suivit la deuxième bataille de Montejurra (18 février dernier), les carlistes, avant d'abandonner Estella, évacuèrent leurs nombreux blessés dans le monastère d'Irache, où était établie leur ambulance militaire (hospital de sangre).

Ce monastère, situé sur le versant septentrional du Montejurra, est composé de deux corps de bâtiment, d'un style simple et sévère, reliés par un arc en ogive et offrant aux regards cette uniformité grandiose de lignes, qui est comme un emblème de la vie ascétique de ses anciens habitants. Les cloîtres forment quatre cours magnifiques plantées d'orangers et embellies par des fontaines en marbre du pays. L'église, d'architecture ogivale, est superbe et garde encore l'empreinte de son ancienne grandeur.

Cet édifice fut construit, avant le dixième siècle, par les Goths. Le roi Sanche II de Navarre, en se rendant au siège du château de Saint-Étienne de Monjardin, boulevard redoutable des Maures, visita le monastère d'Irache et offrit à la Vierge de lui faire présent de tout ce qu'il acquerrait dans son expédition. Il tint parole, et à son retour, il fit don au monastère du château de Monjardin et de tous les villages de la vallée de Solana.

Plus tard, en 1212, Sanche le Fort apporta lui-même à l'église d'Irache les armes, les chaînes et les trophées qu'il avait conquis dans la célèbre victoire de Las Navas de Tolosa. Ces sortes d'ex-voto étaient encore accrochés aux murailles de l'église du monastère au commencement de ce siècle.

En 1833, on établit dans le couvent une université avec deux chaires spéciales de philosophie, dirigées par les bénédictins, et qui donnaient de très-bons résultats.

Lorsque la première guerre carliste éclata en octobre de la même année, le monastère ne tarda pas à devenir une ambulance où furent soignées maintes célébrités du parti carliste. Dans la deuxième guerre, qui vient de se terminer en ce moment, les vastes salles de ce couvent reçurent la même destination, et, pendant plus de quatre années le drapeau blanc de Genève a flotté sur la tour du monastère d'Irache. — G. R.

### Le dépouillement du scrutin.

NOUS retrouvons attablés autour de l'urne électorale nos bons paysans d'il y a huit jours. Leurs lumières sont des chandelles, mais il n'en faut pas conclure qu'ils soient aussi arriérés que leurs moyens d'éclairage; nous vous avons dit que le village de Bout-en-Calme, où se passe cette scène, ne le cède en rien aux quartiers excentriques des villes où le gaz préside à la même opération. Ce qui est sûr, c'est que si la lumière fait défaut, l'attention y supplée, et ici comme là le vote sera bien acquis, car il sera bien épluché.

### Prise de la redoute de Montejurra

ESTELLA, le boulevard carliste, si longtemps imprenable, le quartier général de don Carlos, vient de tomber aux mains du corps d'armée de Primo de Rivera.

En s'emparant, le 30 janvier dernier, de la redoute de Santa Barbara d'Oteiza, les alphonstistes s'étaient avancés jusqu'à deux kilomètres seulement d'Estella. Quatre batteries de 16 centimètres furent installées sur les positions conquises et commencèrent le 16 février à

couvrir d'obus Estella, Villatuerta et Aandigoyen, où étaient massés les bataillons carlistes. Le bombardement dura quarante-huit heures. Le 18 février, les bataillons alphonstistes marchèrent en avant et s'emparèrent de Villatuerta. Au lieu de continuer à pousser droit devant lui, Primo de Rivera fit obliquer ses troupes sur leur gauche et attaqua les nombreuses tranchées qui défendaient les pentes escarpées des montagnes de Montejurra, couronnées par une forte redoute. Ces positions étaient formidables; en novembre 1873, Moriones essaya, mais en vain, à les enlever dans une action sanglante qui dura trois jours.

Le 18 février, à une heure de l'après-midi, Primo de Rivera lança à l'assaut de ces mêmes ouvrages les brigades Cortijo et Moreno Villar, appuyées par deux bataillons de renfort. L'escalade dura une heure entière sous le feu plongeant et meurtrier de six bataillons carlistes. A deux heures, les têtes de colonnes alphonstistes débouchèrent sur le plateau, entourant la redoute, que les chasseurs de Segorbe, Figueras et les soldats de Baeza escaladèrent avec un élan indicible. Le brigadier carliste Calderon, qui commandait la redoute, son état-major et beaucoup de ses soldats furent faits prisonniers par les alphonstistes, qui s'emparèrent également de deux pièces de 7 1/2 et de nombreuses munitions.

La redoute de Montejurra prise, Estella se trouvait à découvert et sans défense contre l'armée espagnole. Le lendemain, 19 février, Primo de Rivera et ses troupes y entrèrent à trois heures de l'après-midi, drapeaux déployés et tambour battant, pendant que les carlistes s'enfuyaient, dans le plus affreux désordre, à travers les montagnes des Amescos, jetant dans les précipices trente pièces de canon et toutes leurs munitions.

Le même jour, le corps d'armée de Martinez Campos s'emparait du camp retranché de Pena-Plata, sur la frontière française, et de la ville de Vera, le grand centre des manufactures et fonderies d'armes de don Carlos. De son côté, Quesada entra à Durango et à Vergara, après le glorieux combat d'Elgueta, et allait de là opérer sa jonction avec Moriones dans la ville de Tolosa, le dernier refuge du prétendant, qui était réduit à se jeter dans les montagnes d'Alsasua, avec les débris de son armée, sans canons et sans vivres.

Comme nos lecteurs pourront le voir par ce rapide résumé, partout la rébellion carliste est vaincue et chassée de ses places fortes.

Suivant les dernières dépêches, les carlistes se présentent par bataillons entiers à l'indulto et don Carlos aurait quitté l'Espagne.

Grâce aux habiles dispositions stratégiques de ses généraux en chef, l'Espagne, dans une courte campagne de moins de trente jours, a été délivrée de cette longue guerre civile, qui, pendant près de cinq années, a désolé tout la région située au-delà de l'Èbre.

### Embellissements de l'École des Beaux-Arts

L'ÉCOLE nationale des Beaux-Arts, située à Paris, rue Bonaparte, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Petits-Augustins, est depuis longtemps un des établissements les plus intéressants de la capitale, et devient peu à peu un des monuments les plus remarquables, un des musées les plus riches de l'Europe entière. Il n'est pas d'année, grâce à l'activité de l'artiste éminent qui la dirige aujourd'hui, M. Eugène Guillaume, il n'est pas d'année que l'édifice même où elle fonctionne ne s'agrandisse et ne s'embellisse, que ses collections d'objets d'art, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ne se complètent et ne s'enrichissent.

N'est-il pas nécessaire, en effet, dans un palais destiné à l'éducation des artistes, que les yeux des jeunes gens y soient, dès l'abord, réjouis et exaltés de tous côtés par la vue des belles choses? Aussi ont-ils à peine franchi le seuil gardé par les bustes austères de Poussin et de Puget, les deux grands artistes nationaux, qu'ils se trouvent déjà vivant dans un autre monde que le monde parisien, dans ce monde mystérieux et enchanté de l'art, de l'imagination, de la beauté, qui n'a rien à faire avec les bruits vulgaires de la rue voisine, avec les préoccupations basses de la foule affairée! A droite, ne voilà-t-il pas le délicieux portail du château d'Anet, servant d'entrée à la chapelle; en face, l'élégante façade, aux baies grandes ouvertes, du château de Gailon; à gauche, de tous côtés, sur les murailles, les fragments de l'hôtel de La Trémouille? Toute la Ré-

naissance française, avec ses élégances exquises et ses infatigables fantaisies, est déjà là, souriant aux jeunes architectes et sculpteurs, évoquant dans leur imagination, avec les grands noms de Philibert Delorme et de Jean Goujon, les ombres fines et charmantes des cavaliers et des dames de la cour des Valois!

Plus loin, l'impression devient plus sérieuse, sans cesser d'être douce, devant la noble façade construite, dans un style si clair et si pur, par l'éminent architecte Duban, qui a fait là un des chefs-d'œuvre de notre temps. De chaque côté de la porte se rangent déjà, contre les murs, quelques-unes des illustres statues de l'antiquité, annonçant aux visiteurs qu'ils vont entrer dans le vrai sanctuaire de l'art. La porte franchie, ils se trouvent, en effet, dans une galerie de rez-de-chaussée, remplie par des moulages d'après l'antique; mais où la surprise la plus grande les attend, c'est dans la grande cour vitrée, dont le *Monde illustré* donne le dessin. Cette salle magnifique forme aujourd'hui le point central de cet admirable *Musée des Études*, pour lequel on réunit, depuis trente ans, à grands frais, les matériaux les plus précieux, mais dont l'installation définitive ne peut être faite que lentement et progressivement, afin d'être faite plus sérieusement et plus utilement.

La grande cour du Musée des Études, rêvée et préparée déjà par Duban, vient d'être achevée, avec un goût qui plairait au maître, par le jeune architecte qui lui a succédé, M. Coquart. Sous la lumière qui tombe à flots du ciel à peine rayé par les fins supports des vitrages, l'ornementation élégante et fine que l'architecte fait courir, à la façon grecque, sur des fonds unis de couleurs intenses, sourit discrètement autour des blanches statues comme un rayonnement lointain d'auroles et d'étoiles. Nul lieu plus recueilli, mieux séparé de Paris, que ce gigantesque atrium où se dressent, de toute leur hauteur, dans tout leur éclat, dans toute leur beauté, comme en un songe de Piranese, les colonnes doriques du Parthénon, les colonnes corinthiennes de Jupiter Stator, les unes venues de l'Acropole, les autres arrivées du Forum, montrant, face à face, aux Parisiens surpris la splendeur simple de l'architecture grecque opposée à la force luxueuse de l'architecture romaine. Autour de ces inébranlables colonnes supportant avec fierté leurs massifs entablements sont accourus se ranger tous les dieux et déesses, les héros et athlètes, les faunes et les nymphes qu'abritent les musées d'Italie.

Aucune collection de plâtres, que nous sachions, n'a été jamais présentée, dans aucun musée d'Europe, avec cette science et ce bonheur. Qui remercier ici le plus? Duban, qui a eu la première pensée de ce beau spectacle? M. Chauvin, son neveu, l'habile décorateur qui a si bien conservé l'inspiration de son parent et de son maître? M. Coquart, l'architecte de ce beau monument, qui l'a complété et achevé, qui a dirigé l'ensemble des travaux et le classement des statues? ou le mouleur intelligent et modeste de l'École des Beaux-Arts, M. Deschamps, qui a su exécuter avec une précision invraisemblable ces formidables restitutions de l'art antique? Tous ont travaillé à l'œuvre, tous ont droit à la reconnaissance et aux remerciements de ceux qui aiment le beau.

Sont-ce là toutes les merveilles que contient notre école? Non, cent fois non. Les galeries latérales, la chapelle regorgent de moulages et de copies peintes d'après tous les chefs-d'œuvre de l'art antique et de l'art moderne, pour lesquels l'espace et l'air lui manquent encore. Un jour viendra sans doute où l'École, se faisant place, comme elle doit, à travers les maisons qui l'avoisinent, pourra convier, non-seulement ses élèves, mais encore les amateurs, à admirer et à étudier toutes les richesses qu'elle contient. En attendant, quoiqu'on ne les puisse voir qu'à porte entre-bâillée, il faut les aller voir; rien ne rafraîchit l'intelligence, rien ne relève l'imagination, par le temps de politiquage qui court, comme une station dans cette riche bibliothèque des Beaux-Arts, si promptement formée par M. Ernest Vinet, et déjà, elle au moins, ouverte au public, comme une promenade à travers les Raphaël et les Titien de la salle Melpomène ou sous les galeries pompéiennes de la cour du Murier, où s'élève en ce moment le tombeau de Regnault, embrassé par la statue de la Jeunesse, comme pour redire une fois de plus que le Beau est aussi le Bien et que l'amour de l'art dans les nobles âmes se confond d'ordinaire avec l'amour de la patrie. — w.-w.

### Troubles à Malines à l'occasion d'un banquet de catholiques

DANS ce beau pays de Belgique, si fier de ses libertés, pays où les citoyens ont, de par la constitution, le droit de se réunir en nombre illimité, il deviendra bientôt impossible que des réunions, pour peu qu'elles aient un caractère politique, se terminent sans encombre, sans voies de fait. C'est, pour les gens raisonnables, un scandale qui se reproduit trop souvent, et dont les deux grands partis se renvoient mutuellement la responsabilité : les catholiques qui sont actuellement en majorité au pouvoir, affirmant leur droit de réunion et de manifestation pour eux comme pour leurs adversaires ; les libéraux, prétendant, au contraire, qu'eux seuls représentent l'opinion publique. Il s'ensuit qu'à chaque manifestation catholique, soit religieuse, soit politique, de malheureux conflits éclatent entre les deux partis. Et c'est ce qui vient d'avoir lieu à Malines.

A l'occasion de la victoire des catholiques dans les élections communales de Malines, ceux-ci réunirent en un banquet dans la ville archiépiscopale. Dès le matin, les trains venant de Bruxelles, Louvain, Liège, Namur, Gand, Anvers, etc., amenaient leur contingent d'invités : sénateurs, représentants, conseillers provinciaux et communaux, tous les participants enfin qui se rendaient par groupes au lieu du rendez-vous. Rien d'insolite ne se manifesta pendant le trajet de la station au petit séminaire, au contraire, l'honnête population de Malines semblait recevoir ses hôtes avec plaisir. Le banquet eut lieu. Mais que s'était-il passé entre l'arrivée et le retour ? Les catholiques prétendent avoir été insultés sans raison ; leurs adversaires se prétendent insultés et provoqués par la démonstration même. Toujours est-il que, vers cinq heures, lorsque les premiers groupes d'invités s'en retournaient à la station du chemin de fer, une collision s'engagea entre eux et leurs adversaires sur la grande place. Les coups de canne pleuvaient comme grêle, et les chapeaux défoncés jonchaient le pavé. A la gare, le conflit prit un caractère beaucoup plus grave, et qui approche de la sauvagerie. Des groupes s'interpelaient dans la demi-obscurité, et selon que l'on répondait au mot de passé : « Êtes-vous catholiques ou libéraux ? » on était ou assommé à coups de canne et de casse-tête, ou lacéré à coups de poignard. Un grand nombre de personnes ont été blessées, parmi lesquelles on compte des sénateurs et des représentants. Un vieillard de quatre-vingt-deux ans a été foulé aux pieds.

Le surlendemain, mardi, à l'ouverture de la Chambre des représentants, M. Wasseige, député catholique de Namur et ex-ministre des travaux publics, demandait une enquête judiciaire et une enquête administrative au sujet des faits qui se sont passés à Malines le 13 février.

Cette double enquête se poursuit. — L. B.

#### Gino Capponi

LE marquis Gino Capponi, sénateur du royaume d'Italie, né en 1792, vient de mourir à Florence, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Ce n'est pas seulement le dernier rejeton d'une des plus anciennes et des plus illustres familles florentines qui s'éteint en lui, mais aussi le dernier représentant d'une phalange d'hommes d'élite envers lesquels le pays doit être à tout jamais reconnaissant, car ce sont eux qui ont conçu et préparé l'indépendance et l'unité italiennes. Cette génération militante, Gino Capponi en était l'âme et l'intelligence. C'est lui qui a soutenu et inspiré Balbo, Leopardi, Foscolo, Nicolini, d'Azeglio, Tommaseo, et, dans le somptueux palais, dans les magnifiques villas où il les réunissait et où l'on trouvait toujours une hospitalité si franche, si bienveillante, on ne s'occupait pas seulement d'éloquence et d'études historiques, mais aussi de la régénération de la nation et de la continuation de l'œuvre commencée par Alfieri, c'est-à-dire la préparation lente et prudente, mais incessante, de l'émancipation de la patrie morcelée en petits États et maintenue sous le joug étranger.

Par l'autorité de son nom, de ses œuvres, de sa parole, Gino Capponi avait acquis une renommée et un ascendant immenses. La littérature, la poésie, toutes

les branches de la science et de l'art subissaient l'influence de cet ardent patriotisme et infiltraient peu à peu dans les âmes les idées d'indépendance et de grandeur nationale dont il avait fait le but de sa vie entière.

Aveugle depuis 1840, il s'en consolait en disant que, du moins, il ne verrait plus les Autrichiens (qui occupaient alors la Toscane). Il n'en continua pas moins son œuvre, dictant des lettres aux hommes d'action comme aux hommes d'étude, des articles pour les revues, pour l'*Antologia* surtout, recueil qu'il avait fondé ; enfin des ouvrages de plus longue haleine, recherches historiques où la pureté du style se joint à la sincérité de la pensée et à un amour passionné pour la liberté et la vérité. Il fit alors de nombreux voyages en France, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, et était accueilli partout par les souverains, par les hommes d'État, par les savants les plus illustres et les écrivains les plus en renom avec le respect et la sympathie qu'inspiraient ses vertus privées, la droiture de son caractère, et l'élevation de son esprit.

En 1850, au moment de l'émancipation de la Toscane, qu'il avait amenée et dirigée, il fut président du Conseil d'État, puis député et enfin sénateur ; et, lorsqu'à l'ouverture des séances, ce noble vieillard aveugle passait, guidé par deux amis, tous les partis se rangeaient avec déférence et se découvraient.

Sa mort a été un deuil public, et les funérailles que vient de lui faire l'Italie reconnaissante ont été dignes d'un souverain. Derrière le cercueil, se tenaient avec les parents du défunt les ministres, les députations venues de toutes les provinces d'Italie, les représentants du Sénat et de la Chambre, de toutes les administrations du royaume, de tous les corps dont se compose l'armée italienne, de la magistrature, des académies, des écoles, et enfin une foule immense et compacte. On aurait dit que la nation entière tenait à donner une dernière marque de regret et de vénération à celui qui l'avait tant aimée et qui lui avait voué son existence entière.

La France doit s'associer aux regrets universels que cause en Italie la perte de Capponi. Cet illustre patriote aimait notre pays et en parlait, peu de jours encore avant sa mort, avec affection et avec confiance dans son avenir. — H. B.

#### François Deak

LES funérailles du grand grand homme d'État de ce nom et de l'illustre patriote hongrois, auquel on doit la réconciliation du royaume de Hongrie avec l'empire d'Autriche, ont été célébrées, le 3 février, à Bude-Pesth avec un éclat qui a démontré l'immense reconnaissance de son pays.

L'empereur François-Joseph, qui avait adressé une lettre autographe exprimant ses regrets pour la perte de ce fidèle et loyal défenseur des droits nationaux, avait envoyé un de ses aides de camp assister aux funérailles. L'impératrice avait non-seulement envoyé une personne de sa maison pour la représenter, mais elle avait elle-même visité la chambre mortuaire où le corps de Deak était exposé et déposé une couronne sur son cercueil. L'archiduc Joseph et sa femme, le prince de Cobourg, son beau-frère, le comte Andrassy, étaient présents à la cérémonie, qui a été célébrée par le cardinal-archevêque de Hongrie.

François Deak était né à Kihida en 1803. En 1832, il fut élu membre du parti libéral, et lorsque l'ancienne constitution hongroise fut violée et supprimée, il se joignit à d'autres patriotes, afin d'organiser une société pour la défense nationale en vue d'un conflit avec l'Autriche. Les événements de 1848 le mirent en évidence ; après la révolution de mars, il fut nommé ministre de la justice dans le cabinet du comte Batthyani. Lorsque Kossuth arriva au pouvoir, Deak donna sa démission et redevint simple membre privé. Plus tard, le prince de Windishgratz ayant écrasé la rébellion hongroise, Deak fut choisi pour transiger avec les vainqueurs. Les négociations ayant échoué, il fut détenu pendant quelque temps dans la ville de Pesth. Remis en liberté, il se retira dans ses propriétés où il resta jusqu'en 1860.

A cette époque, Deak fut nommé représentant à la Diète par la ville de Pesth, et il devint bientôt la tête du parti modéré. Tout d'abord il rencontra de grandes difficultés, ayant à combattre le parti intransigeant dont les demandes étaient tellement exorbitantes

qu'aucun gouvernement ne pouvait les leur accorder. Le comte Jeletz, chef de ce parti, étant mort en 1861, la tâche de Deak devint plus facile. Il présenta alors ses demandes à l'empereur. Les principales étaient l'acceptation par le gouvernement de la constitution de 1848, un ministère hongrois résidant à Pesth, le retour sans condition des exilés avec la restitution de leurs biens, et finalement une union fédérale avec l'Autriche. La lutte fut longue et dure pour obtenir ces concessions. L'empereur les refusa pendant cinq années ; mais enfin, Sadowa et la guerre de Bohême étant survenus, il finit par y accéder, et François-Joseph fut couronné roi de Hongrie, après avoir prêté le serment de protéger tout ce que la constitution de 1848 avait garanti.

Le grand but de Deak était atteint. Dès lors, sans vouloir accepter de position officielle, sans vouloir se laisser investir d'aucune dignité ni faire partie d'aucun cabinet, il resta, pendant toute la période qui vient de s'écouler, le chef toujours écouté et respecté du parti ministériel et constitutionnel.

Le grand patriote hongrois a donc pu mourir tranquille et emportera dans la tombe ce consolant espoir que son œuvre vivra longtemps encore après lui.

### Enterrement à Calais des victimes de l'explosion du polygone

LE 17 février, une épouvantable catastrophe, dont un capitaine d'artillerie et trois artilleurs ont été les victimes a jeté la consternation au milieu de la population de Calais.

Il existe sur le champ de tir, près du phare, un puits servant aux expériences d'explosions d'obus, dit puits d'éclatement. On y descend les obus tout chargés, l'amorce est mise en communication avec une pile électrique placée à cinquante mètres, et, à un signal donné, lorsque les expérimentateurs se sont retirés du puits, l'artilleur chargé de la garde de la pile interrompt le courant et le projectile éclate. Après son explosion, les membres de la commission descendent de nouveau et prennent note du nombre et de la nature des éclats de l'obus.

C'est à des expériences de ce genre que se livraient, jeudi 17 février, un capitaine et trois artilleurs.

Après plusieurs essais infructueux, ils venaient de descendre de nouveau dans le puits, accompagnés de M. Lejeune, l'employé du télégraphe chargé de la pose des bobines, lorsqu'une épouvantable détonation dont on ignore encore la cause se produisit.

En toute hâte on s'empressa de retirer du puits les cadavres affreusement mutilés des quatre victimes.

C'étaient : 1° de l'Estourbillon, capitaine en premier d'artillerie de marine ; 2° Just, maréchal des logis ; 3° Locque, brigadier ; 4° Munier, artificier. Tous, outre de nombreuses blessures, avaient le bras gauche emporté, ce qui donne lieu de croire qu'ils terminaient leurs préparatifs lorsque l'explosion les surprit. M. Lejeune, employé des lignes télégraphiques, qui exécutait sa consigne au milieu d'eux, a échappé par miracle à la mort.

L'enterrement des quatre victimes a eu lieu au milieu d'un immense concours d'assistants, parmi lesquels on remarquait les aides de camp du maréchal de Mac-Mahon, des ministres de la guerre et de la marine, les autorités civiles et militaires, tout le corps des officiers de l'armée régulière. Une foule nombreuse et émue se pressait sur tout le passage de ces victimes du devoir et de la discipline militaires.

## LA PUPILLE

(Suite)

ÉGYPTIENNE n'entendit point ; une seule pensée l'absorbait tout entière.

— Lionel ne vendra pas.

Elle savourait la joie du devoir accompli depuis quelques secondes, lorsque la voix de Fonbouillant, à laquelle venait se mêler les cliquetis des épées des combattants, attira son attention.

Pendant ce temps, Cornu disait à Simonin :



L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS. — Le nouveau musée des moulages. — (D'après nature, par M. Sellier.)



— Je vous comprends, confrère, c'est très-adroit.  
— Mais oui; seulement je la croyais plus riche, répondit le jovial huissier.  
— Quel est ce bruit? fit Cyprienne.  
— Le duel... Diable! nous l'avions oublié.  
Et Simonin voulant empêcher Cyprienne de gagner la croisée, ajouta :  
— Rien, sans doute.  
— Si fait, j'entends bien; faites-moi place, je le veux.

L'huissier n'osa résister.  
Arrivée à la fenêtre, la vue du duel terrifia Cyprienne, qui, on le sait, s'évanouit dans les bras de Simonin en poussant un cri terrible, lorsque l'épée de Fonbouillant vint toucher le comte.

Les huissiers s'empressèrent de porter M<sup>lle</sup> de Blangy sur le divan.

Cornu s'élança vers la table, prit une carafe et allait inonder la jeune fille de son contenu, lorsque la voix de Lionel se fit entendre.

— Cyprienne! Cyprienne!  
Les huissiers se mirent à l'écart,  
— Cyprienne! répéta le comte en paraissant. Ciel! évanouie!

Et, se jetant éperdu aux genoux de M<sup>lle</sup> de Blangy, il ajouta :

— Reviens à toi, je t'en conjure; c'est moi, moi, Lionel.

A cette voix aimée, la jeune fille reprit ses sens.

— Qui m'appelle? Ah! Lionel.

Tout cela n'avait duré que quelques minutes; mais il est des secondes qui valent des siècles par le chemin immense qu'elles font parcourir à nos sentiments.

En voyant l'épée du major s'arrêter sur la poitrine du comte, Cyprienne l'avait cru mort et s'était sentie mourir. Elle l'aimait!

Lionel, de son côté, en entendant le cri de terreur de sa pupille, avait été touché jusqu'au fond de l'âme.

A son grand étonnement et à la stupéfaction de Fonbouillant, qui s'attendait à voir pénétrer son épée jusqu'à la garde dans le corps de son adversaire, il ne s'était pas senti blessé.

Le désir de vivre lui était revenu plus prompt que la pensée; ripostant vigoureusement, il avait atteint le major dans le côté, ne lui faisant cependant qu'une blessure légère.

La chemise de Fonbouillant, en se teignant de rouge, avait appris au comte que son coup avait porté, et, tandis que Jean soutenait le major qui chancelait, surpris par le froid du fer, il s'était élançé près de la jeune fille.

— Lionel! c'est vous, c'est bien vous? répéta Cyprienne.

— Oh! mon ange! s'écria le comte; mon bon ange qui, après m'avoir dessillé les yeux, vient encore de me sauver la vie.

— Quoi! vous n'êtes pas blessé!

— Non, le major seul... une simple égratignure; du moins, je l'espère.

— Mais j'ai vu son épée vous atteindre en pleine poitrine.

— C'est vrai, mais ce médaillon que vous m'avez donné l'a arrêté.

Il avait tiré le médaillon de son sein en parlant.

Le coup du major avait été si violent, que le médaillon, ouvert par la secousse, en portait la marque.

— Pauvre médaillon, continua Lionel, la lame de mon adversaire lui a fait grand mal. Mais que vois-je? ajouta-t-il après avoir jeté les yeux sur le présent de sa pupille, votre portrait aussi...

— Je l'avais fait avec celui de notre mère; ce médaillon s'ouvre des deux côtés. Je n'ai pas osé vous l'avouer en vous le donnant, répondit Cyprienne un peu confuse.

— Oh! merci, merci toujours!

Dans son effusion, il voulut lui prendre les mains pour les couvrir de baisers, mais d'un signe, la jeune fille lui montra Simonin et Cornu, qui assistaient presque malgré eux à cette scène, n'osant faire un pas ni en avant ni en arrière.

Lionel fit un pas vers eux.

— Encore ici!...

— Nous nous retirons; nous sommes satisfaits, monsieur le comte, s'empressa de dire Simonin, à

qui Cyprienne faisait des signes que le comte l'empêchait de voir.

Aussi continua-t-il :

— La signature de M<sup>lle</sup> de Blangy nous suffit amplement, et dès ce moment nous cessons toute poursuite.

Ils disparurent aussitôt et montèrent chercher leurs bagages.

LÉOPOLD STAPLEAUX.

(La suite au prochain numéro.)

## QUESTIONS & RÉPONSES

### LES MOTS SINGULIERS

(suite)

#### CALEMBOUR

Dans un article du *Moniteur universel*, 21 février 1855, intitulé *la Vieille gaieté germanique*, il est fait mention, parmi les conteurs burlesques et populaires de l'Allemagne, de l'abbé de *Calemberg*, cité par Luther dans un commentaire sur l'*Ecclesiaste*. Cette origine, déjà signalée par Philarète Chasles et adoptée par Littré, ferait donc dériver du nom de l'abbé de *Calemberg* les mots *calembour* et *calembredaines*.

Par analogie, même dérivation pour le mot « *espègle*. »

*Calemhour* pourrait encore venir de l'italien *calamajo* *turlure*.

#### FIGARO

Il existe, en patois de Padoue, un recueil de poésies burlesques, imprimé dans cette ville en 1586, et dont l'auteur est désigné sous le nom de *Figaro*.

En Espagne, où Beaumarchais a placé la scène du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*, faire des papillottes, des frisures, rouler des cheveux dans du papier, se disait jadis *cigarrar*. De nos jours, du tabac roulé dans du papier, du tabac en papillotte, se dit *cigarro*. De là peut-être le nom du barbier : *Figaro*.

#### COTE MAL TAILLÉE

Le mot *cote*, *cotte*, vient du latin *quota pars*, *quote-part*; *taillee*, *de taille*, imposition levée jadis sur les personnes qui n'étaient pas nobles ou ecclésiastiques, mais taillables et corvéables à merci.

« Ce mot de *taille*, dit Voltaire, venait de l'usage des collecteurs de marquer sur une petite taille de bois ce que les contribuables avaient donné. »

Une *cote mal taillée* est une compensation approchée de sommes ou de prétentions. D'Aubigné écrit : « Cela fit faire une *cote mo-taillée*. » pour *mau-taillée*, comme on dit *mauclerc* et *maudit* pour *mal-clerc*, *mal-dit*, etc.

#### VENETTE

Peur, inquiétude, alarme. Littré le fait venir de l'ancien français *vene*, *vesne*, *vesce*.

On a cherché une autre origine dans le terme *venari*, chasser, comme exprimant la terreur du gibier poursuivi par les veneurs.

*Venelle*, petite rue, prendre la *venelle*, s'enfuir par des ruelles.

(A suivre.)

Adresser les réponses à M. Charles Joliet, au *Monde illustré*, 13, quai Voltaire.

CHARLES JOLIET.

## THÉÂTRES

PORTE-SAINT-MARTIN : reprise de *Vingt ans après*. — PALAIS-ROYAL : reprise de *la Boule*. — FOLIES-DRAMATIQUES : *Fleur-de-Baiser*, folie-vaudeville en trois actes, par M. Alexandre, musique de M. Cœdès.

LA collaboration de M. Auguste Maquet n'était déjà plus un mystère pour personne lorsque M. Alexandre Dumas la rendit publique au jour de la première représentation de *Vingt ans après*. Le grand romancier ne fit alors que son devoir. Depuis, on connut M. Auguste

Maquet, qui, de praticien anonyme était passé au rang de collaborateur avoué. Plus tard, lorsque des dissensions se produisirent entre l'auteur de *Henri III* et l'auteur de *Bathilde*, et lorsqu'une séparation eut lieu par voie judiciaire, la critique eut à se partager entre les œuvres de l'un et de l'autre. Celui qui, depuis bientôt vingt ans, rend compte des premières représentations à cette place, parla avec sa conscience accoutumée du *Comte de Lavernie*, du *Château de Grantier*, de *la Maison du baigneur*, des *Dettes de cœur*. Il n'évoqua pas le souvenir d'Alexandre Dumas, et dit honnêtement ce qu'il pensait de ces pièces plus ou moins intéressantes et travaillées avec un soin tout littéraire. M. Auguste Maquet aurait peut-être voulu plus grande la part d'éloges, cela se comprend, mais un critique fait ce qu'il doit, et le critique en question ne put faire en sorte que les pièces ci-dessus mentionnées effaçassent absolument le souvenir d'*Antony*, d'*Angèle*, de *la Tour de Nesle* et de *Richard d'Arlington*.

Aujourd'hui que je retrouve M. Auguste Maquet avec son glorieux collaborateur dans cette reprise de *Vingt ans après*, je me sens heureux de lui restituer cette part d'habileté et de talent à laquelle il a raison de tant tenir. Jamais, en effet, il n'a eu tant de verve et d'éclat que dans la compagnie de l'illustré maître, dont les qualités et les défauts étaient tellement personnels que ni les unes ni les autres n'ont pu se reconstruire ensuite au même degré dans les ouvrages de ses collaborateurs abandonnés à leurs seules ressources. Voilà pourquoi *la Jeunesse des mousquetaires* et *Vingt ans après* demeurent des drames exceptionnels, amusants au possible, adroitement charpentés et toujours assurés d'un accueil sympathique auprès du public.

Inutile de dire que *Vingt ans après* a été monté avec le soin et le luxe qu'on était en droit d'attendre de la direction de la Porte-Saint-Martin. S'il n'y a pas d'éléphant, c'est que M. Maquet ne l'a pas voulu, il n'avait qu'à demander. L'interprétation est satisfaisante; les quatre mousquetaires ont le feu et la foi. Cromwell semble moins convaincu sous les traits de M. Charly. En revanche, son lieutenant Mordaunt-Taillade ne laisse rien à désirer, de l'aveu même de ceux qui se rappellent Chilly dans cette création. Lacressonnière prête à Charles I<sup>er</sup> beaucoup de noblesse et de sensibilité, et M<sup>me</sup> Dica-Petit fait verser d'abondantes larmes dans le rôle d'Henriette d'Angleterre.

Et maintenant, à quand *Cog hardi*, de M. Louis Davyl?

Les jours gras ont ramené *la Boule* au Palais-Royal, et le carême ne l'empêchera pas de rouler, bien au contraire. Le premier acte de la pièce de MM. Meilhac et Halévy est simplement ravissant, et les autres ne sont qu'un éclat de rire d'un bout à l'autre. M. Geoffroy est toujours cet artiste supérieur, qui, même du vivant de Samson et d'Arnal, les deux comédiens qui ont le plus approché du naturel, avait su se faire sa place au premier rang.

*Fleur-de-Baiser* est la dernière opérette des Folies-Dramatiques. On se tromperait si l'on s'attendait à quelque chose d'excessif; l'héroïne n'a rien de commun avec *Fleur-de-Noblesse* de l'*Oeil crevé*. Nous ne sommes plus au temps où le maître Hervé chantait dans *la Fleur de l'Andalousie* :

Séville

Est la belle ville (bis).

Les légumes n'y coûtent pas grand'chose,

Et quant à la volaille,

On l'a presque pour rien (bis).

Néanmoins, la pièce nouvelle n'a de sentimental que le titre. C'est un ouvrage qui désarme par son peu de prétention et par la simplicité de son intrigue. Il s'agit encore de la promenade d'une noce à travers un champ de foire, une forêt et une auberge. Le beau-père s'appelle Marius-Pépin de Foc-en-Panne, et, le prétendu, Rigobert de Présalé. Étendez là-dessus une musique facile et gracieuse comme le compositeur Cœdès sait en broder. — *Fleur-de-Baiser* sert à l'exhibition d'une petite cantatrice en herbe et en miniature, M<sup>lle</sup> Jane May, qui s'est tirée avec gentillesse de ce premier début. Milher, dont l'engagement au Palais-Royal est chose officielle, représente un matelot provençal, et vous pensez si l'on entend des *tron de l'air* et des *bagasse*. Mais ce qu'on a le plus applaudi, c'est la

pantomime de Luco, dirigeant, avec un petit flagéolet, un orchestre d'amateurs chargé d'exécuter une cantate à M. le sous-préfet. Il bat la mesure avec son pied, avec ses mains, avec sa tête; il excite, il entraîne, il modère, il apaise, il ranime; il sue, il halète, il triomphe. C'est la vérité même,

CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : Début de M. Boudouresque dans *les Huguenots* (rôle de Marcel). — BOUFFES-PARIISIENS : Reprise de *Madame l'Archiduc*, opéra-bouffe en trois actes, de M. Albert Millaud, musique de M. Offenbach. — Un avocat de la musique devant la nouvelle Assemblée nationale. — Le dernier bal de l'Opéra.

DEPUIS assez longtemps, l'Opéra était en quête d'une bonne basse qui pût seconder Belval, et au besoin le remplacer. Difficile problème.

En effet, on parle toujours de la rareté des ténors; les basses sont-elles donc plus communes, et en voyez-vous beaucoup courir les rues et les chemins dans ce pays de France, d'ailleurs si fertile en barytons? Il n'est pas à dire, pourtant, que les voix y manquent tout à fait; ce qui fait défaut, c'est l'éducation musicale qui les affinerait et les mettrait au point. N'êtes-vous pas, comme nous, stupéfait, en pensant que quand il ne faut qu'un Bertram (Marcel, Brogni, Walter, tout à la fois), on ait tant de peine à le trouver parmi une nation de trente-six millions d'âmes et de larynx?

Enfin, l'Opéra nous a convié à entendre Boudouresque, son nouveau *basso profundo*. Mais il importe de noter qu'avant de lui faire subir une épreuve aussi redoutable, il lui avait donné à chanter une dizaine de fois le rôle du cardinal dans *la Juive*.

Le procédé est absolument inédit, et très-heureux aussi. Autrefois, un chanteur « débutait » le soir même où il paraissait pour la première fois devant le public. Le mot était pris ainsi au pied de la lettre. Mais le bel avantage, vraiment, à mettre en regard de tout ce qui ressortait de pernicieux d'un tel système!

Le débutant n'avait pas encore accoutumé son regard à tous les éblouissements de la salle, et son oreille au fracas puissant de l'orchestre; ce n'en était pas moins au milieu de son étonnement et de son trouble qu'il lui fallait risquer sa fortune sur un coup de gosier.

Et puis les amis, les parents, le professeur qu'on a conviés à la fête et qui, par discrétion, sont toujours de si tristes claqueurs. Sans compter tous ces journalistes qui vous écoutent d'un air glacial en ruminant peut-être de douloureux feuilletons.

La partie n'était pas aisée à jouer dans de pareilles conditions; et l'épreuve ainsi subie ne servait qu'à établir le plus ou le moins de résistance nerveuse du patient.

Boudouresque a été mieux traité. Il a chanté pendant deux mois dans *la Juive*; et ça ne comptait pas: il n'a été présenté à un « public de première » que l'autre soir dans *les Huguenots*, et quand l'administration s'est aperçu qu'il se sentait un peu chez lui sur les planches.

Les qualités du débutant sont modestes, mais appréciables cependant. Sa voix, peu vibrante, est d'un timbre agréable encore et tout méridional. Elle a cependant ce mérite, si rare chez les basses, qu'elle est à peu près juste. On s'en est bien aperçu à la chanson de guerre du premier acte dont les intonations sont si scabreuses et qui, pour très-originale qu'elle soit, est écrite dans de bien mauvaises conditions vocales.

Boudouresque a été plus pâle au second acte, dans le duo avec Valentine. Il l'a chanté correctement quant à la note; mais nous aurions souhaité une diction plus expressive et qui fit mieux sentir la situation.

En général, les chanteurs d'opéra étudient beaucoup leurs rôles, mais ne s'inquiètent guère des répliques de leurs camarades. Ils ignorent souvent ce qui se passe en scène autour d'eux, et sont tout

étonnés quand on leur reproche de n'avoir pas donné à leur rôle sa signification exacte.

Si nous avions l'honneur de diriger un théâtre lyrique, nous prendrions à part, dans notre cabinet, le débutant que nous aurions à faire entendre au public, et nous lui poserions diverses questions:

Racontez-nous en gros la pièce dans laquelle vous allez jouer?

Quel est le caractère de votre personnage?

Dites le lieu de la scène au troisième acte, et pourquoi elle se passe là, et non plus loin?

Vous chantez Marcel dans *les Huguenots* (c'est une supposition); eh bien! que vient faire Valentine sur le bord de la Seine, à la nuit tombée? et de quelle importance est votre rencontre avec elle pour tout ce qui va suivre? Etc., etc....

Sans vouloir mettre personne en cause, je crois qu'il y a bien des chanteurs qui se tireraient mal de ce petit examen préparatoire.

Presque tous les ténors que j'ai connus « à la ville » n'ont paru soupçonner un mot ou une note du troisième acte de *Guillaume Tell*. Leur grande raison était qu'Arnold ne paraît pas dans cet acte.

— Les Bouffes-Parisiens donnent en ce moment *Madame l'Archiduc*. Cette reprise d'une drôlerie, reçue trop froidement il y a dix-huit mois, est une sorte de revanche et de réparation. La pièce, gaie-ment débitée par Daubray et M<sup>me</sup> Judic, contient, en effet, tous les ingrédients exigés dans les ragoûts de ce genre; et les gourmets de l'opérette auraient mauvaise grâce à boudier un plat cuisiné selon la recette ordinaire.

Du reste, il est à constater que le public des Bouffes fait recommencer tous les soirs les couplets de M<sup>me</sup> Judic. C'est un chapelet qui n'en finit pas. Il semble qu'on ait devant soi deux exemplaires d'un même recueil de chansons reliés en un seul volume.

M<sup>lle</sup> Paola Marié remplace M<sup>me</sup> Grivot dans le rôle du petit capitaine. Elle le chante d'une façon plus musicale, sans lui donner pourtant une physionomie aussi marquée et aussi plaisante; ce qui tendrait à prouver que l'opérette est plus proche parente du vaudeville que de l'opéra-comique, et qu'ainsi une bonne actrice y peut primer une chanteuse intelligente.

— En lisant la liste de nos nouveaux députés, le nom de M. Dautresmes nous avait frappé, comme appartenant à notre monde artistique. On nous affirme, en effet, que le représentant de la Seine-Inférieure n'est autre que le compositeur qui a fait chanter au Théâtre-Lyrique deux partitions de sa façon: *Sous les charmillles* et *Cadillac*.

Nous sommes ravi de la rencontre, parce que la musique aura ainsi devant le Parlement un avocat tout trouvé quand viendra la discussion du budget des théâtres.

— Quelques mots sur le dernier bal de l'Opéra: Beaucoup plus d'animation qu'à celui de l'année passée. Les masques commencent à prendre confiance et à ne plus se laisser intimider par les splendeurs du lieu. Mais il s'en faut que le ton général de la joie soit monté au degré où nous l'avons vu dans la salle de la rue Le Peletier; si Gavarni, si lord Seymour et les meneurs des anciens carnivals revenaient, ils se demanderaient qui a pu jeter ainsi de l'eau froide sur la jeunesse française?

L'orchestre de Strauss joue avec sa verve ordinaire; mais on n'en jouit bien que de près, et en se plaçant sur la scène. Aussitôt qu'on a fait quatre pas du côté de la salle, il ne vous arrive plus qu'un bruit assez terne. Mystère de l'acoustique.

La salle n'est pas non plus suffisamment éclairée. Mais qui osera ficher des lustres de renfort dans le beau plafond de M. Lenepveu?

Une statistique publiée l'année dernière, mais déjà bonne à rééditer, donne une idée de l'argent mis en circulation par un bal de l'Opéra:

Voitures: 9,200 fr.; — buffets et restaurants: 46,000; — costumes et toilettes: 224,000; — blanchissage: 40,800; — coiffures: 5,000; — gants: 32,000; — pourboires: 2,800, etc.

Tous chiffres forcément approximatifs, mais qui ont encore bien l'air trop faibles.

ALBERT DE LASALLE.

## MEMENTO

Faits divers. — Les côtes d'Angleterre viennent d'être le théâtre d'un nouveau sinistre maritime. Le 17 février, en plein jour, le vapeur hambourgeois *Franconia* a abordé dans la rade de Douvres le steamer *Strathelyde*, de Glasgow, et avec une violence telle, qu'en moins de deux minutes ce dernier a coulé bas. Au lieu de porter secours aux naufragés, le vapeur allemand s'est éloigné à toute vapeur du théâtre du sinistre. Quarante-deux passagers et la plus grande partie de l'équipage ont péri.

— Le *Vanguard*, ce cuirassé anglais qui fut coulé l'été dernier dans la mer d'Irlande, est bien définitivement perdu. Il s'est enfoncé si avant dans le sable que le pont même est complètement recouvert; pour se figurer le trou que cette lourde masse a creusé au fond de la mer, il faut se rappeler que ce cuirassé mesurait au moins 15 mètres de hauteur, de la quille au bastingage. Les journaux anglais expriment le regret qu'on n'ait pas fait sauter cette frégate quand il en était temps encore: c'était peut-être le seul moyen de sauver au moins une partie du précieux matériel qui se trouve maintenant totalement perdu.

Voyages. — M. Hildebrandt vient de quitter Zanzibar pour s'engager dans le pays des Somanès par la rivière Djieba. Il veut reprendre ainsi les explorations du baron de Decken dans cette partie de l'Afrique orientale et que la mort de ce dernier avait interrompues.

— Le docteur Lenz explore en ce moment depuis bientôt deux ans les contrées de l'Afrique équatoriale parcourues par notre collaborateur M. le marquis de Compiègne, et espère pénétrer dans le Congo.

— Le comte de Sarzec, consul de France à Bassora (Abyssinie), recueillit, neuf jours après le massacre des troupes égyptiennes, le malheureux comte Zichy, effroyablement mutilé. Depuis six jours, celui-ci n'avait pris aucune nourriture et, depuis trois jours, du quoi que ce fût. Déjà le comte Zichy, entre les mains de notre compatriote, revenait à la vie, et il se serait probablement guéri, si un chef abyssinien n'avait forcé M. de Sarzec à le lui livrer, tout en lui garantissant la vie sauve. Deux jours après, le pauvre comte Zichy était mort des suites de ses blessures, a prétendu le chef abyssinien.

— Les troupes hollandaises continuent à faire des progrès rapides et sérieux dans le royaume d'Atchin. Plusieurs chefs sont venus au quartier général offrir leur soumission. Ce royaume, qui comprend toute l'extrémité septentrionale et la côte orientale de l'île de Sumatra, est divisé en une trentaine de provinces. Ces provinces tirent leur nom du nombre des mosquées (*moekim*) qu'elles renferment; ainsi, par exemple, les VI *moekim* veut dire la province aux six mosquées. De plus, chaque mosquée est une forteresse que les indigènes défendent à outrance.

— Le capitaine Tobias, baron de Osterreicher, commandant la corvette autrichienne *Friedrich*, partie le 16 mai 1874 de Pola pour un voyage de circumnavigation, vient de relever de curieuses observations lors de son passage dans la mer Rouge. Cette mer est couverte de longues bandes de fucus, consistant en couches de diatomées de l'épaisseur d'une ligne. A Djebel-Zukur, son bâtiment a traversé, pendant 40 milles, un véritable lac de sargasse, qui se composait de ces filaments de diatomées quelquefois verts, mais rouges presque toujours. Ce fait, qui a fait donner probablement à cette mer le nom de mer Rouge, parce que les bandes rouges y dominent, n'est rapporté nulle part.

— Les Russes viennent de remporter une victoire décisive sur les insurgés du Khokand (Asie centrale). Dans la nuit du 27 au 28 janvier, le capitaine baron Meller Zakomelski, aide de camp de l'empereur, à la tête de six et demie stonias de cosaques, une batterie de fuséens et une compagnie de tirailleurs montés, a surpris le camp de Fulath-Bek, à 84 verstes du village fortifié d'Outch-Kourgane, dans un défilé de l'Alaï. Après avoir placé des cosaques sur les principaux points de la ligne de retraite de l'ennemi, le commandant du détachement a fait attaquer l'ouvrage (citadelle) d'Outch-Kourgane par une colonne à pied formée des tirailleurs et de la 1<sup>re</sup> stonia de cosaques de Sibérie. La citadelle a été prise d'assaut, les sarbazes qui la défendaient ont été massacrés. Les Russes se sont emparés de cinq canons, de quatre guidons, de tous les bagages du camp et d'un grand nombre d'armes, entre autres de cent fauconneaux. A la suite de cette brillante affaire,

toute la population du khanat du Khokand, tant nomade que sédentaire, a exprimé une pleine et entière soumission.

**Faits scientifiques, nouvelles découvertes, créations.** — On est en train de construire à Philadelphie, en vue de l'exposition prochaine, un hôtel monstre destiné à loger 5,000 voyageurs.

— M. Chéri-Rousseau, photographe à Saint-Étienne,

vient de faire une découverte : le moyen d'appliquer la photographie à la teinture.

— Le Conseil de l'empire russe s'est décidé pour la construction du chemin de fer projeté à travers la Sibérie, en faveur du tracé méridional du colonel Bogda-



BELGIQUE. — Troubles de Malines, à la suite du banquet catholique du 13 février. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Von Elliot.)

nowitch, passant par les monts Ourals et ayant pour tête de ligne Nijni-Novgorod, le grand entrepôt de commerce avec l'Asie. La ligne passerait de là par Kazan, Ekaterinbourg, Tioumen, Oms, Tomsk, Jenisseisk, Irkoutsk, Scita, et s'arrêterait à Khaïlar, après un par-

cours de 6,060 kilomètres. Plus tard, on se propose de le prolonger de Khaïlar à Pékin, entre lesquels la distance est de 4,400 kilomètres à peine.

— L'idée d'établir un canal dans l'isthme qui rejoint

les deux Amériques vient d'entrer dans une phase toute nouvelle. Il ne s'agirait plus de traverser l'isthme de Panama, mais de passer plus au nord, en se servant du fleuve San Juan et du lac de Nicaragua. Les grands travaux pour rejoindre l'Océan Pacifique consisteraient en

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



— Tu as toujours prêché l'égalité?  
— C'est vrai, mais me voici sénateur, tandis que lui n'est que député, alors tu conçois...



— Allez-vous-en ! les enfants ne votent pas !  
— Ça lui ferait tant de plaisir ! rien qu'un demi-vote !



— Avez-vous assisté aux réunions électorales?  
— Non, j'ai refusé de me faire une opinion, crainte d'influencer mon vote.



LE COUP DE VENT DU 20 FÉVRIER  
Qui sème le vent récolte la tempête.



APRÈS LES ÉLECTIONS  
— Donne moi-z-un coup de brosse, petit, j'ai eu tant de monde à mes pieds ces jours-ci !



— Après les élections, les jours gras ! tous les carnivals à la fois !



— J'ai encore soif !  
— Votre candidat n'a donc pas achevé de vous convaincre ?



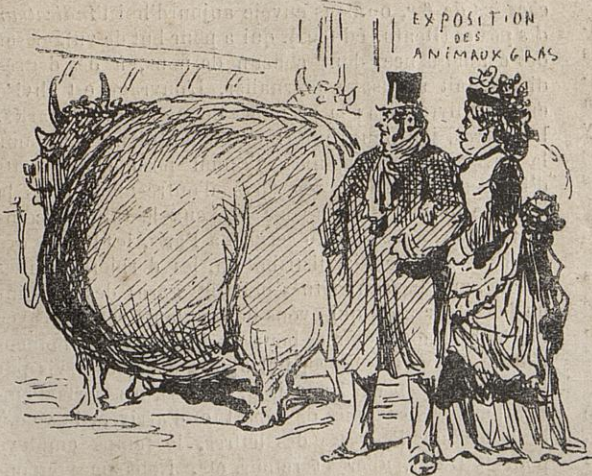
— Eh bien ! docteur, comment trouvez-vous mon poulx ?  
— Excusez-moi ! je songeais au résultat des élections.



— N'y en a donc pas eu assez sur les murs ces jours-ci, que tu en mets le long ?



— Voilà le progrès, l'engraissement laïque et obligatoire !



— Regarde donc comme il est bouffi !  
— C'est peut-être de l'orgueil !



— Ça devrait être comme ça en politique ! tu t'es engraisé, maintenant tu vas engraisser les autres.

un canal à écluses taillé à travers la Cordillère et alimenté par les eaux du lac, qui est à 50 mètres au-dessus du niveau de la mer.

— Le *Cyclographe*, qu'a inventé M. J. Steinbach, est un appareil dont le mécanisme est analogue à celui du télégraphe imprimant et avec lequel un opérateur bien exercé pourrait reproduire en caractères typographiques la parole la plus rapide. L'opérateur le plus vélocité ne prononce guère que 6 à 700 lettres par minute et l'appareil, convenablement touché, peut en transcrire jusqu'à 2,000 dans le même espace de temps.

— Au cap de Bonne-Espérance, l'élevage en domesticité de l'autruche fait les plus grands progrès. En 1874, il s'est vendu dans ce pays pour près de 3 millions de plumes prises sur ces animaux, à raison de 3,000 francs le kilogramme.

— Nous devons constater avec le plus grand regret que toutes les expériences tentées pour connaître l'effet du froid sur le phylloxera ont démontré que, même en déchaussant les racines pour les exposer à la plus basse température, on n'arrivait pas à faire périr l'insecte dévastateur.

— M. Delmas, avocat de Toulouse, affirme avoir trouvé le moyen de colorer les bois sur pied, à l'aide de solutions diverses dont on arroserait les racines des arbres. Plusieurs fois déjà il a été question de procédés semblables qui, s'ils étaient efficaces, créeraient un grand progrès économique pour l'ébénisterie.

— Une exposition des applications de l'électricité doit avoir lieu à Paris l'année prochaine. Tous les spécialistes, savants et constructeurs du monde entier s'inscrivent à l'avance pour prendre part à ce concours, d'un genre tout nouveau, mais digne à tous les points de vue du plus vif intérêt.

**Statistique.** — Les colibris et les oiseaux des tropiques deviennent, paraît-il, de plus en plus rares et sont menacés d'une disparition complète, par suite du massacre systématique que l'on en fait pour obéir aux exigences de la mode. Un savant ornithologiste anglais, John Newton, a calculé que le mois dernier, dans une seule vente aux enchères publiques, à Londres, on avait adjugé 15,774 oiseaux-mouches rubis, topaze ou émeraude, 25,000 perroquets, 17,000 martins-pêcheurs, 10,000 aigrettes.

— En 1855, dans Paris et la banlieue, la consommation du gaz était de 41 millions de mètres cubes. Elle s'est accrue, en 1874, jusqu'à 161 millions, consommés par 105,000 abonnés et par 38,500 becs publics, dont près de 21,000 éclairaient l'ancien Paris, plus de 12,000 la zone annexée et près de 5,500 les quarante communes extra-muros. Le gaz est distribué à ces 38,500 becs par un réseau souterrain d'un développement de 407 lieues, dont 684 kilomètres dans l'ancien Paris, 491 dans le nouveau, et 483 hors Paris. Sur la production du gaz, la ville de Paris a réalisé à elle seule une recette de près de 9 millions 1/2.

— C'est le 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris qui a fourni cette année le plus fort contingent avec 1,463 conscrits; le 16<sup>e</sup> (Passy) en a fourni le moins, c'est-à-dire 275.

— Dans le relevé des décès pour l'année 1875, en Angleterre, nous trouvons 196 hommes et 480 femmes morts à l'âge de quatre-vingt-quinze ans et au-dessus; 89, dont 79 femmes, avaient atteint et dépassé leur centième année.

— Il paraît aujourd'hui, dans le Royaume-Uni, 1,642 journaux politiques; 136 seulement sont quotidiens, dont 100 en Angleterre, 16 en Ecosse, et 19 en Irlande. En 1846, il n'y avait dans tout le Royaume-Uni que 14 journaux quotidiens. On y publie encore 657 revues, dont 238 exclusivement religieuses.

— Il résulte du relevé officiel de la propriété foncière que la superficie du sol de l'Angleterre et du pays de Galles représente en chiffres ronds 33 millions d'acres (2 acres 1/2 font 1 hectare), qui appartiennent à 972,836 propriétaires; sur ces 972,836 individus, il y en a 703,289 qui possèdent moins d'un acre; il reste ainsi 269,547 propriétaires qui détiennent à eux seuls le chiffre énorme de 32,296,711 acres de terre.

**Archéologie.** — Dans la journée du 19 février, des ouvriers terrassiers, occupés aux fouilles des terrains servant à la prolongation du boulevard Saint-Germain, ont mis à découvert une série de cercueils appartenant à une époque très-reculée.

— On signale encore, dans le département de l'Aube, à Longueville, canton de Méry-sur-Seine, la découverte de plusieurs tombes de l'époque mérovingienne. Au village de Salon, que traversent des voies romaines, et où existent les restes d'un cimetière gau-

lois, on a trouvé une épée dont la poignée représente trois têtes de guerriers barbares, et qui doit remonter à l'époque de l'invasion romaine.

— On vient de découvrir, à l'île de Fer, dans les Canaries, une grande inscription lapidaire en caractères lybico-puniques.

— Un Américain vient également de découvrir, dans la région de Fresno, en Californie, des hiéroglyphes qui semblent fort intéressants au point de vue archéologique. Ces caractères, gravés sur les rochers et parfaitement conservés, rappellent ceux des anciens Aztèques, ce qui ferait supposer que ces derniers étaient établis à Fresno avant la construction des fameuses casas grandes dans l'Anahuaco.

**Beaux-arts.** — On vient de découvrir dans l'église de Lannoy (Nord) un tableau de Van Dyck, et voici à quelle occasion. Un propriétaire de Lannoy avait fait don à l'église de cette ville d'une grotte en rocaille. Cette nouvelle installation fit penser à utiliser un vieux tableau enroulé sur lui-même et remis depuis nombre d'années dans un coin du clocher. On fut frappé de la beauté du coloris, et, par un nettoyage sommaire, on se convainquit bientôt que cette toile était de la plus grande valeur et due au pinceau du grand maître flamand.

— Bientôt le musée naval, actuellement installé au Louvre, sera transféré à l'hôtel des Invalides avec les collections du musée d'artillerie. Dans les salles qui deviendront ainsi vacantes, on exposera les tableaux de l'école flamande, que le manque de place a empêché d'exposer jusqu'à ce jour.

**Nécrologie.** — La grande duchesse Marie Nicolaïewna, sœur de l'empereur de Russie, née le 6 août 1819, avait épousé, le 2 juillet 1839, le duc de Leuchtenberg, prince d'Eichstaedt et fils du prince Eugène de Beauharnais. Devenue veuve en 1852, la grande duchesse s'était remariée, en 1856, au comte Grégoire Strégonoff. — M. le général de division marquis de Fulque d'Oraison, grand officier de la Légion d'honneur, ancien inspecteur général de gendarmerie, décédé à l'âge de quatre-vingts ans. Breton de naissance, il avait constamment servi dans la cavalerie, où il avait débuté en 1813. Allié à la famille Daru, il avait été député sous la monarchie de Juillet. — M. Charles d'Orbigny, ancien professeur du museum d'histoire naturelle, minéralogiste distingué et auteur de nombreux mémoires et de plusieurs ouvrages fort remarquables de géologie. — M. d'Escuno, une des personnalités considérables du parti légitimiste. — M. Michel Enjalbert, officier de la Légion d'honneur, le doyen des organisateurs français, qui tenait l'orgue de Notre-Dame à la cérémonie du sacre de Napoléon I<sup>er</sup>, décédé à l'âge de quatre-vingt-seize ans. — M. Pascal Léotard, artiste de mérite, élève de David d'Angers. — M<sup>me</sup> la comtesse de Pierreclos, nièce de Lamartine. — Sir Henri Faylor, le doyen des généraux anglais, âgé de quatre-vingt-quinze ans. Il était entré au service en 1798 et son brevet de sous-lieutenant datait du mois d'août 1799, soixante-dix-huit ans sous les drapeaux. — Le docteur Richard King, bien connu comme médecin et explorateur au pôle Nord. Il accompagna sir George Buch dans son voyage au pôle en 1833, 1834 et 1835. Fondateur de la Société ethnologique, il introduisit l'étude de l'homme en Angleterre et en Amérique.

Le bal annuel de la Société philanthropique savoyenne aura lieu le samedi 4 mars 1876, dans les salons du grand hôtel du Louvre, rue de Rivoli.

Une bonne idée : il n'y avait que l'*Indicateur des chemins de fer*, ou nous envoie aujourd'hui l'*Indicateur des postes* (Dentu, éditeur), qui a pour but de vulgariser des connaissances dont chacun de nous, à des degrés divers, fait un usage journalier. L'ouvrage est divisé en deux livraisons : la première donne les divers tarifs, les lettres, journaux, imprimés, échantillons, etc., pour la France et ses colonies, l'union postale des États d'Europe, le Brésil, les pays d'outre-mer. Dans la seconde livraison, on a sous les yeux le tableau complet de l'organisation du service à Paris, les heures des levées des boîtes, la distribution, les dernières limites d'envoi aux bureaux situés près des gares des chemins de fer. Pour nous qui avons de fréquents rapports avec l'étranger, nous sommes heureux d'y trouver la nomenclature des pays d'Europe et d'outre-mer desservis par les paquebots-poste français et anglais, les ports d'embarquement, les jours de départ et d'arrivée, la voie à indiquer sur l'adresse des lettres, le temps employé pour le trajet, aller et retour, etc. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette utile publication dont les journaux répandus comme le nôtre seront les premiers à profiter.

La première livraison à 10 centimes de l'édition populaire illustrée du grand roman de Victor Hugo, QUATRE-VINGT-TREIZE, est en vente aujourd'hui.

Nous avons sous les yeux les premières livraisons de cette belle édition, qui sera vraiment une édition d'art et de luxe, en même temps qu'une édition à bon marché. Les dessins sont de Brion, Bodmer, Lançon, Daniel Vierge, Edmond Morin, Féral, Maillard, Lix, etc. La gravure, très-soignée, est sous la direction de M. Méhault. Nous en donnerons prochainement un spécimen.

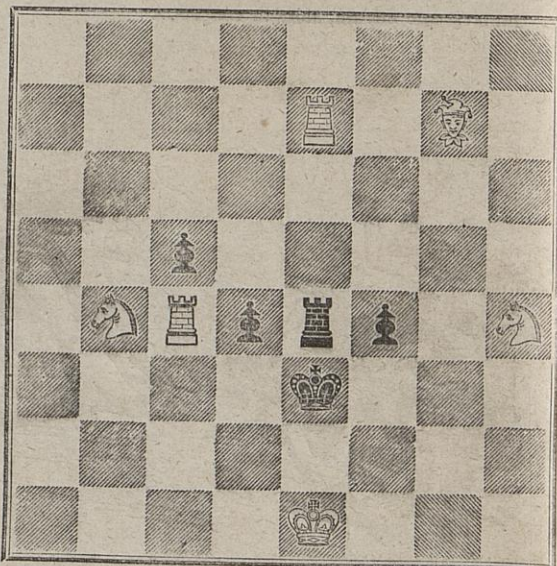
Succès du chant : *Fraises au champagne*, *Pazza*, valse chantée; *Soupir et baiser*, *Rayons perdus*, mélodies de Klein.

MUSSET (ALFRED DE), œuvres complètes, magnifique édition, 10 vol. in-8° avec gravures de Bida. Prix : 80 fr., payables cinq francs par mois. Abel Pilon, 33, rue de Fleurus, Paris.

## CHECS

PROBLÈME N° 594

COMPOSÉ PAR M. CYRIL PEARSON



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 592.

- |                              |                  |
|------------------------------|------------------|
| 1. C 4 TD                    | 1. R 4 R         |
| 2. C 5 F                     | 2. R 3 D (1) (2) |
| 3. P 5 R, échec et mat.      |                  |
| (1)                          | 2. R 5 D         |
| 3. C 7 D, échec déc. et mat. | (2)              |
| (2)                          | 2. R 5 F         |
| 3. C 3 D, échec et mat.      |                  |

Solutions justes : MM. F. Signoud; Misselieu; L. de Croze; Quéval; le grand café Serin, à Angers; le café Cauvet, à Cogolin; le café Central à Péronne; le cercle des Echecs de l'Isle-sur-le-Doubs; A. Bouillerot; le cercle de Lavault-sur-Rhône; R. Amisur, officier au 96<sup>e</sup> à Briangon; Em. Frau; le cercle de Château-la-Vallière.

P. JOURNOUD.

## RÉBUS

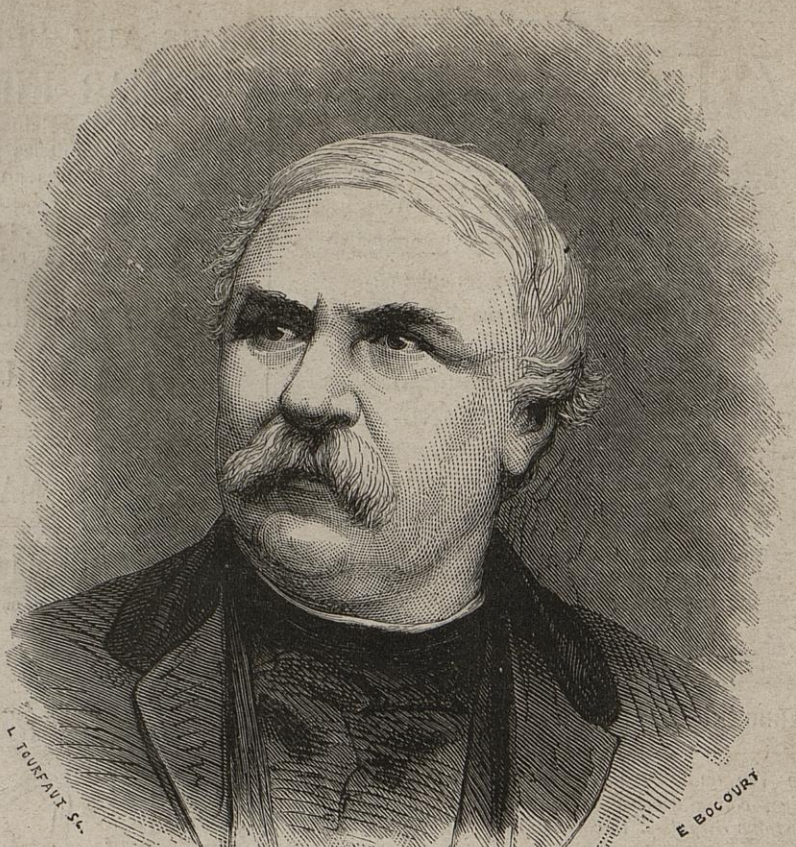
Ont deviné l'avant-dernier rébus : MM. Signoud, à Lyon; V. Camugli, à Bastia; M<sup>lle</sup> Alix G..., à Nancy; l'OEtype du café de Génouillot; les abonnés de la maison Pagès, à Marseille; cercle philologique de Sarlat; J., I., café Mazarin, à Paris; Simonard, à Paris; Vaillant, à Paris; Louis de Croze, à Marseille; cercle de Carpentras; les habitués du café de la Paix; à Versailles; Cénacle, du café du Louvre, à Aix; L. Juillard, à Berne; A. T., à Vienne (Isère); B. R. O. de Malingeard, à Rabastens; Edouard de Coligny; deux assidus du cercle de Mazères-en-Gatine; comte de P., à Thouars; les OEtypes du cercle agricole de Billon; café d'Agen.

Ont deviné le dernier rébus : MM. Edouard de Coligny; café de la Place d'Armes, à Rambouillet; l'OEtype du café de l'Univers, au Mans; A. T., à Vienne; café de la Patrie, à Paris; Roger de Q..., à La Palisse; Louis de Croze, à Marseille; Nonnotte, au café Vauthier, à Brienne; Ratiuzo, à Moulins; cercle de Bruyères-en-Vosges; Caillet, au café du grand Balcon, au Mans; Néluko, à Marseille; Cénacle du Louvre, à Aix; Benoît, à Nancy; café de la Paix, à Versailles; café Villedo, à Paris; café Brunet, à Digne; cercle du Nord, à Pellissonne; trois chercheurs du café Delannoy, à Lille; Petit cercle du comptoir d'Anjou, à Angers; l'OEtype du Lynx, à Cambrai; café du grand Balcon, au Mans; Charles Mathey, à Genève; Cnbes, à Condom; M<sup>lle</sup> de G., quai d'Orsay; Maboul, à Tarare; café du Lion d'Or, à Bichy; Garraud, à Neuilly-sur-Seine; les deux OEtypes, à Quintin; comte de P., à Poitiers; café de Paris, à Viry-le-François; salon de coiffure Journet, à Marseille; Boissac, coiffeur, à Paris.





GINO CAPPONI, poète, publiciste, patriote italien, décédé.



FRANÇOIS DEAK, homme d'État, patriote hongrois, décédé.

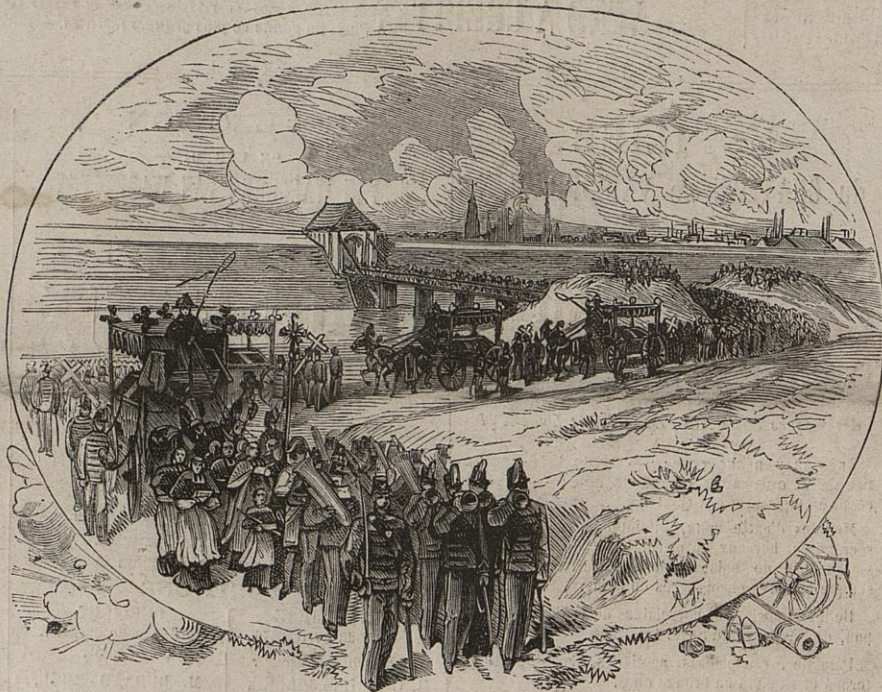
M. BRONGNIART

Adolphe-Théodoro Brongniart, qui vient de mourir, était fils d'Alexandre Brongniart, directeur de la manufacture de Sèvres. Né le 14 janvier 1801, il s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, mais principalement de la botanique.

Son ouvrage de l'*Histoire des végétaux fossiles*, présenté à l'Académie des sciences en 1828, lui valut sa nomination à la chaire de botanique et de physiologie végétale au Muséum, puis à l'Académie des sciences, en 1834. Depuis cette époque, le savant botaniste a surtout publié un grand nombre de mémoires sur des questions de physiologie végétale. Les honneurs ne lui ont pas manqué, car, nommé inspecteur général de l'Université en 1852, il est mort commandeur de la Légion d'honneur.



M. BRONGNIART, botaniste français, décédé. (D'ap. phot. de M. Truchelut.)



CALAIS. — Enterrement des victimes de l'explosion du Polygone. (D'après le croquis de M. Vague.)

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de M<sup>me</sup> la duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M<sup>me</sup> la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Beneke, Shoreland, Ure, etc.

Cure n° 48,614. — M<sup>me</sup> la marquise de Bréhan, de sept ans de MALADIE DU FOIE, d'estomac, amaigrissement, battements nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,815. — M. Boillet, curé à Ecrainville, de trente-six ans d'asthme avec étouffements.

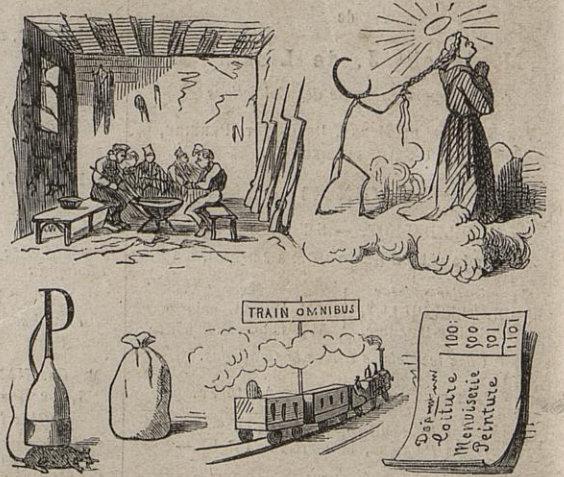
Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits

de Revalescière : en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La Revalescière chocolatée rend appétit, digestion, sommeil, et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit quatre-fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi, contre bon de poste, des boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et C<sup>o</sup>, 26, place Vendôme, Paris.

Eviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalescière Du Barry et des boîtes en fer-blanc.

FEVRIER : 26 magnifiques gravures et environ un volume de texte sont contenus dans la série de Février de la **Mosaïque** qui vient d'être mise en vente, au prix de 60 centimes, et franco 70 centimes. — Adresser les demandes, 11, quai Voltaire, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Voici le moment où les électeurs sont encensés par les candidats.

Voir les solutions de rébus à la page 158.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.